

Pascale Fonteneau est née le 29 avril 1963 à Fougères, en Bretagne, d'une mère allemande et d'un père français. Licence en journalisme à l'Université Libre de Bruxelles. S'est posée délibérément sur la branche de la littérature et compte bien y rester ! Travaille actuellement pour une association littéraire : Escales des Lettres à Bruxelles. Se bat pour l'adoption d'un statut social pour les artistes.



Photo : Patrick Moers

**Du même auteur :**

*Confidences sur l'escalier,*

Gallimard, " Série Noire ", 1992.

*États de lames*

Gallimard, " Série Noire ", 1993.

*Les Fils perdus de Sylvie Derijke*

Gallimard, " Série Noire ", 1995.

*Les Damnés de l'artère*

Baleine, 1996.

*Otto*

Gallimard, " Série Noire ", 1997.

*La Puissance du désordre*

Baleine, 1997 ; rééd. Folio Policier, 1999

**à paraître :**

*La vérité des pions*

Gallimard, " Série Noire ", 2000



**Le Poète**

*Pascale Fonteneau*



## **Le Poète**

*Pascale Fonteneau*

*à J.-P.D.*

*Le Poète* a paru dans *Histoires d'eaux*  
aux Éditions Le Castor astral, 1998

**J'**

ai pour les poissons un curieux sentiment : ils m'attirent et me dégoûtent.

Particulièrement ceux qui flottent dans l'aquarium installé derrière la porte d'entrée de mon appartement, je les ai achetés très petits, trois minuscules poissons rouges que j'ai mis dans un ravissant bocal rond, sur le coin de mon bureau. Cela correspondait exactement à l'image du personnage que je voulais être : un poète. Un homme de lettres, inspiré par la vue de ces petites choses évoluant lascivement dans leur eau claire. J'aurais pu choisir un chat, mais je trouvais cela trop commun.

C'était le printemps et tout allait bien. Dehors, le ciel et la nature semblaient sereins après une longue saison hivernale, froide et tourmentée. Et pour la première fois depuis longtemps, moi aussi je me sentais bien, tranquille, paisible même, après toutes ces années durant lesquelles mon existence n'avait résulté que d'un fragile équilibre entre une somme d'obligations à assumer et de compromis à accepter.

J'allonge mes jambes sous la table et me verse une autre tasse de café. Autour de moi, tout est silencieux, j'entends l'ascenseur qui remonte et s'arrête quelque part plus haut dans l'immeuble. Sans me lever, je repousse les miettes des biscottes de mon petit déjeuner ; rapidement, elles forment un petit tas que j'irai jeter par la fenêtre tout à l'heure, quand je quitterai la cuisine pour rejoindre la grande pièce de devant, l'ancien salon, que j'ai transformé en vaste bureau.

Ma femme est morte l'année dernière, bien sûr, j'en ai été profondément affecté mais cela m'a semblé parfaitement naturel, comme si je savais depuis le début qu'il fallait que je sois seul pour réaliser mon rêve. Ma vocation ? Devenir un pilier de la littérature et de la poésie contemporaines.

Après un soupir, je me redresse, ajuste les plis de mon pantalon et remonte les lunettes auxquelles je n'arrive pas encore à m'habituer, les verres sont neutres mais j'ai probablement mal choisi la monture, trop lourde pour mon nez qui n'a jamais été éduqué à être ainsi chevauché. Pourtant,



malgré cette gêne, je m'obstine : les lunettes, comme le pantalon simple, mais élégant, les poissons ou le grand bureau, font partie de l'univers de l'homme que je veux être aujourd'hui.

De mes habitudes antérieures, il reste peu de chose. J'ai jeté la montre que mes collègues m'ont offerte en guise d'au revoir le jour où j'ai pris ma retraite. Je m'en suis débarrassé avant même d'arriver chez moi, pour qu'il ne subsiste, dans mon nouvel environnement, aucune trace de mon existence passée. J'aurais pu la donner à quelqu'un, un ami dans le besoin, une œuvre de charité ou même un clochard dans le métro, mais cette démarche m'a semblé trop contraignante, trop personnelle. J'ai donc préféré glisser, dans la première poubelle publique que j'ai rencontrée, la boîte, la montre en or qu'elle contenait, ainsi que le papier d'emballage et la carte signée par mes anciens confrères. Le même jour, je me suis arrêté chez un marchand de meubles pour acheter un bureau. À vrai dire, l'importance de la dépense m'avait longtemps fait hésiter, j'avais même, pendant un temps, envisagé d'en acheter un d'occasion, mais l'idée de poser une feuille de papier sur un meuble déjà utilisé m'a finalement fait changer d'avis. Bien sûr, le vendeur a abusé de cette situation et je lui ai facilité la tâche, trop heureux de me laisser aller à acheter pour une fois du mobilier trop lourd, trop luxueux et trop cher pour moi, mais qui me faisait tellement envie. Le lendemain, quand on est venu me livrer ce magnifique bureau en chêne, comportant deux séries de tiroirs et une large table foncée et impeccablement cirée, j'ai proposé aux déménageurs de reprendre en partant la longue table en teck et les six chaises qui l'accompagnaient, pour lesquelles je n'avais plus assez de place.

J'avais donc alors pratiquement tout, sauf quelques accessoires que je suis allé acheter dès le lendemain : un sous-main en cuir, deux rames de papier ordinaire, plusieurs crayons, trois stylos, deux classiques et un Art-pen 1. 1, ainsi qu'un bocal et trois poissons rouges.

Je soupire à nouveau en ramassant les miettes. Aucune n'est tombée, mais il me faut encore faire preuve d'une grande habileté pour réussir à ouvrir la fenêtre de la cuisine, sans compromettre l'équilibre du fragile petit monticule que je garde au creux de la main gauche. Il n'y a pas d'oiseaux, les derniers que j'ai vus autour de l'immeuble étaient un couple de vieux pigeons un peu gras qui ne viennent plus



depuis un moment. De toute façon, je n'ai aucun sentiment pour ces rats volants, je préfère les moineaux et les rouges-gorges, j'espère en attirer en mettant ainsi, depuis des années, les miettes de mon petit déjeuner sur l'appui de fenêtre de la cuisine.

Machinalement, je regarde ma montre, il faut encore que je lave rapidement ma tasse et mes couverts avant d'aller m'installer derrière mon bureau.

En quelques mois, cette routine est devenue immuable : le réveil, la toilette, le petit déjeuner, les miettes sur l'appui de fenêtre, la vaisselle et le reste de la journée assis derrière le bureau, en face des poissons rouges.

Voilà.

Quatre-vingt-quatre jours que cela dure et puis rien.

Tous les soirs avant d'aller manger ou de sortir faire quelques courses, je vide la poubelle qui ne contient en général que les épluchures des crayons que je taille avec application et parfois une ou deux feuilles de papier froissées, mais en dehors de cela, la table n'est jamais envahie par un désordre créatif, le buvard jamais griffonné, l'encre jamais épuisée, rien.

Rien que moi et mon envie d'écrire et mes dix doigts désespérément inertes.

Pendant la journée, j'écoute les bruits étouffés de l'immeuble, la porte en bas qui s'ouvre et se ferme, l'ascenseur dont je guette les soupirs mécaniques. Cela m'inspire parfois, un matin, j'ai écrit : " Il monte... ", une autre fois : " Elles sont parties. " Le prestige, la reconnaissance et le plaisir s'éloignent à grands pas, remplacés par un autre sentiment que j'identifie encore mal : l'amertume ? Les regrets ? La déception ? La colère ?

Les poissons me rendent fou. Cette manière qu'ils ont de tourner en rond toute la journée ! J'ai l'impression qu'ils se



